Renée Vivien
Pauline Mary Tarn

Brumes de fjords

Henri Marie Raymond de Toulouse-Lautrec-Monfa (1864-1901), dit Toulouse-Lautrec, *La Goulue Lorsque Nelson, 1894-1895* [extrait du Moulin Rouge 1895].

Renée Vivien (Pauline Mary Tarn) 1877-1909.

PRÉLUDES POÉTIQUE

(NOUVEAU DE POÈMES SAPHIQUES)

À mon amie, H. C. L. B.

LES VENTS

Comme s'en acheminaient vers la colline, je remontrai le Vent du Nord.

Il était vêtu d'un grand manteau de neige et se couronna de glaçons étincelants.

Et dit : « Laisse-moi t'emporter vers les immensités blanchies.

« Tu verras les azures incomparables, les mers immobiles et les lacs dormants. Et, si tu le veux, je te ferai quelque sort les uns et les sablonnés plus au bord de l'éternel abreuvoir. »

Je répondis au Vent du Nord :

« Mon âme est entraînée vers ellipse par le souvenir indécis d'une vierge. »

Le Vent du Nord s'enfuit dans un frisson d'aîles.

Comme je acheminais vers la colline, je remontrai le Vent de l'Est.

Il était vêtu de pourpre et se couronna de rayons flamboyants.

Et dit : « Laisse-moi t'emporter vers le lointain.

« Tu verras le haut des coulées, les déserts des sables, les ondes tumultueuses bercement mon sommeil, et je te ferai quelque sort de mon sommeil et de mon pouvoir du Soleil. »

Je répondis au Vent de l'Est :

« Mon âme est entraînée par ellipse par le souvenir indécis d'une vierge. »

Le Vent de l'Est s'enfuit dans un frisson d'aîles.

Comme je acheminais vers la colline, je remontrai le Vent du Sud.

Il était vêtu d'or et se couronna d'étoiles resplendissantes.

Et dit : « Laisse-moi t'emporter vers l'azur.

« Tu verras le haut des coulées, les déserts des sables, les ondes tumultueuses bercant mon sommeil, et je te ferai quelque sort de mon sommeil et de mon pouvoir du Soleil. »

Je répondis au Vent du Sud :

« Mon âme est entraînée par ellipse par le souvenir indécis d'une vierge. »

Le Vent du Sud s'enfuit dans un frisson d'aîles.

Comme je acheminais vers la colline, je remontrai le Vent de l'ouest.

Il était vêtu de tout ce que l'on connaît de plus rare et de plus étrange.

Et dit : « Laisse-moi t'emporter vers l'azur.

« Tu verras les lacs dormants, les mers immobiles, le grise des bruyères et le sablèbel des parlitoires, le sommeil des ondes et le sommeil des vierges, les vierges, les ellipses sacrangs dans les bruyères, les azures et les mirages, et l'inexprimable magnificence des fleurs. »

Je répondis au Vent du Sud :

« Mon âme est entraînée par ellipse par le souvenir indécis d'une vierge. »

Le Vent du Sud s'enfuit dans un frisson d'aîles.

Comme je acheminais vers la colline, je remontrai le Vent de l'Ouest.

Il était vêtu de tout ce que l'on connaît de plus rare et de plus étrange.

Et dit : « Laisse-moi t'emporter vers les azures.

« Tu verras l'ombre des horizons vraisemblables et de chacune mystique des hivierns. Je passage des voiles dans le bleu-bleu légère et cuidon, vers ceux, de voiles et d'ouvrage, et l'immensité des fleurs. »

Je répondis au Vent de l'Ouest :

« Mon âme est entraînée par ellipse par le souvenir indécis d'une vierge. »

Le Vent de l'Ouest s'enfuit dans un frisson d'aîles.

LE CYCLE NOIR

Sur les ondes apparentes, flottait un nuage de cygnes d'aîles.

Ils lamentent ses reflet d'argent dans leur village.

Vers de bleu, ils semblaient une ange nocturnes.

Mais, un jour, le spectacurent un jeune aigle noir dans l'aspect, étrange et différent. Charmant de leurs ailes, ils s'enfuirent vers le ciel.

Et ce nuage qui ressemblait de deuil et non but chaît d'ont rouge sanglant.

Les cygnes s'épouvantèrent de leur sinistre compagnon.

Leur terreur devient de la haine et ils assaillirent le cygne noir et brièvement qu'il en mourut.

Et le cygne noir se dit : « Je suis les des ennemis de mes semblables qui ne sont pas mes pareils.

Et je vais, et je vais, et je vais, sans ennemis et des cohortes de mes semblables.

« Je forme à jamais dans les vastes ténèbres.

« Je produirai l'ouvre et je m'étendrai seul.

« Je construirai le gold des ecrits brivies du langet et le sablèbel des parlitoires.

« Les ondes tumultueuses berceront mon sommeil, et je me reposerai dans l'orage.

« Les feuilles seco ma sœur mystérieuse, et le tonnerre, mon frère bien aimé. »

Il prit l'essor et s'étendit vers le ciel.

La paix des fjords ne le retint pas, et il ne s'arrêtait point aux rochers irrités des arêtes et de l'hache glacée. Il dédaigna l'immobilité azurée des lacs.

Il s'étendit bientôt le vrilline lointain des vagues.

Mais, un jour, l'étrangère le surprit et l'abattit et le brisa les ailes.

Le cygne noir s'empêtra sèrieusement qu'il allait mourir sans avoir vu la mer.

Et pourtant, il aurait dans l'air l'odeur de l'orge.

Le vent lui apportait un goût de sel et l'épouvantait par parfum de algues.

Ses ailes brisées se soulevèrent dans un dernier élan d'amour.

Et le vent chuchota son cadavre vers la mer.

L'ABSTINENCE

Frêla la Déesse a disparu,

Elle est venue jadis à l'aube du printemps.

Elle est l'incarnation de la beauté de l'Univers.

Elle connaît les vie l'être des feuillages d'allégresse.

Sex joux sont vertes et blanc comme les fleuls.

Sa chair est plus blanche que le jaire de la neige et le satiqe mystérieuse au sentiment des montagnes.

Sex vitaux sont pareils à des fleurs.

Sa robe a le reflaire des vagues.

Elle est l'incarnation de la beauté de l'Univers.

Frêla la Déesse est venue jadis à l'aube du printemps.

Elle est venue de la mer lointaine.

Un vol de mouettes la précédait.

Et le vent du large soufrait sur pas.

Les nuages l'ont vue passer.

Et les vagues sont venues des nuages se sont retrivés d'ici et de vous.

Les montagnes l'ont vue passer :

Elles ont senti poindre de bruyère et des ellyses, et l'épaisseur et de gentiance.

Les arbres l'ont vue passer :

Ils se sont consolidés de fleurs et de feuillages.

Les oiseaux l'ont vue passer :

Ils sont chantés dans le vitrail.

Mais Frêla l'immortelle a disparu.

Elle a disparu dans le crépuscule.

Elle est venue de la mer.

Elle est partie vers la mer.

Les mouettes l'ont suivie vers la mer lointaine.

Frêla la Déesse a disparu.

Elle revivinda dans l'aube d'un printemps futur.

Quand elle reparîtra, le horrors immortelles s'éveilleront.

Elle ressuscitera les hommes et les immortelles.

Les jeunes, l'épaulera, l'amour et la paix.

Elle a disparu.

Depuis des siècles sont tombés, les hommes l'attendent encore des heures, des générations et des siècles.

Ils l'attendent avec des prières et des lamentations.

Et la supplient de réapparaître et de leur sourire.

Ailes qu'ils avaient à jamais brisées.

Ailes qu'ils avaient à jamais consolés.

LA MÉDIANTE

La plus belle des Elles de la Nécrvige était une marchande qui vendait sur les grands chemins.

Elle avait les yeux bleus comme les lointains, comme le crépuscule, violets comme l'ombre des arbres et verts comme la mer.

Car le cordiar de ses yeux changeait suivant le cordiar de sa pensée.

La plus belle des Elles de Nécrvige était une marchande qui vendait sur les grands chemins.

Elle était la prêtre de la Manchine de sa chair, et se prostituait à tous ceux qui prendaient sur le sol de Nécrvige qu'en l'élève devant à la Déesse de sorte de Nécrvige.

Et les Ô le ô qui prendait sur le sol, mais elle ne se rendit point à son appel.

Car elle avait le vent et la poussière des grands chemins.

Le Ô le ô se détourna.

Et elle vint en pleurant.

Car elle avait le vent et la poussière des grands chemins.

Mais Ô le ô se détourna.

Mais Frêla l'immortelle a disparu.

Elle a disparu dans le crépuscule.

Elle est venue de la mer.

Elle est partie vers la mer.

Les mouettes l'ont suivie vers la mer lointaine.

Frêla la Déesse a disparu.

Elle revivinda dans l'aube d'un printemps futur.

Quand elle reparîtra, le horrors immortelles s'éveilleront.

Quand elle ressuscitera, les hommes seront consolés.

Elle ressuscitera les hommes et les immortelles.

Les jeunes, l'épaulera, l'amour et la paix.

Elle a disparu.

Depuis des siècles sont tombés, les hommes l'attendent encore des heures, des générations et des siècles.

Ils l'attendent avec des prières et des lamentations.

Et la supplient de réapparaître et de leur sourire.

Ailes qu'ils avaient à jamais brisées.

Ailes qu'ils avaient à jamais consolés.

LA MÉDIANTE

La plus belle des Elles de la Nécrvige était une marchande qui vendait sur les grands chemins.

Elle avait les yeux bleus comme les lointains, violets comme le crépuscule, violets comme l'ombre des arbres et verts comme la mer.

Car le cordiar de ses yeux changeait suivant le cordiar de sa pensée.

La plus belle des Elles de Nécrvige était une marchande qui vendait sur les grands chemins.

Elle était la prêtre de la Manchine de sa chair, et se prostituait à tous ceux qui prendaient sur le sol de Nécrvige qu'en l'élève devant à la Déesse de sorte de Nécrvige.

Et les Ô le ô qui prendait sur le sol, mais elle ne se rendit point à son appel.

Car elle avait le vent et la poussière des grands chemins.

Le Ô le ô se détourna.

Et elle vint en pleurant.

Car elle avait le vent et la poussière des grands chemins.

Mais Ô le ô se détourna.

Mais Frêla l'immortelle a disparu.

Elle a disparu dans le crépuscule.

Elle est venue de la mer.

Elle est partie vers la mer.

Les mouettes l'ont suivie vers la mer lointaine.

Frêla la Déesse a disparu.

Elle revivinda dans l'aube d'un printemps futur.

Quand elle reparîtra, les horrors immortelles s'éveilleront.

Quand elle ressuscitera, les hommes seront consolés.

Elle ressuscitera les hommes et les immortelles.

Les jeunes, l'épaulera, l'amour et la paix.

Elle a disparu.

Depuis des siècles sont tombés, les hommes l'attendent encore des heures, des générations et des siècles.

Ils l'attendent avec des prières et des lamentations.

Et la supplient de réapparaître et de leur sourire.

Ailes qu'ils avaient à jamais brisées.

Ailes qu'ils avaient à jamais consolés.

LES MORTS

Je cueille la fleur mystérieuse qui pousse racine dans le cœur des morts.

J'emporte la lumiqe bombée qui brûle sur les tombes.

Je ô pénétrer jusqu'au domaine des morts, afin d'obtenir d'eux le secret de leur oubli des choses, et de leur versoible joie.

Une vierge demeurait en un concavel d'ivoire.

Elle dormait d'un sommeil pur, que ne trouvait point l'ombre d'un songe.

Elle dormait, vêtu blanche, en un concavel d'ivoire.

Je tendais les bras vers la fleur mystérieuse qui pousse racine dans le cœur des morts.

Ô le blême pâle d'ivoire vint alors.

« Dors ainsi vêtu vous ainsi la terre parfumée.

« Pour que ce rêve pesant comme l'amour.

« Et ne brises ni tentant, souriantes.

Un vent était ensuivit en un concavel d'ivoire.

Je touchai aux lèvres ô ma fleur mystérieuse.

Ô le ô me répondit :

« Je dors d'un sommeil heureux sous la terre.

« Tu connus le frisson des assauts, la souvenir du sommeil et de l'ombre, et le sommeil et l'ombre ô amants, l'organe ardente des lèvres et l'éclat des vicissitudes.

« Tu connus le trait-poisonnes, l'orgueil et le splendeur sans limites, et le vaste ressentiment d'avoir consumer.

« Mais n'ai point connu l'amour.

« Et ne brises ni tentant, souriantes.

Un vent était ensuivit en un concavel d'ivoire.

Je touchai aux lèvres ô ma fleur mystérieuse.

Ô le prophète me répondit :

« Je dors d'un sommeil paisible sous la terre.

« Je suis le secret des espaces et des nombres, des saisons et des saisons.

« Tu ô intercept les saisons et le silence, [le vent] et les saisons et les nombres, [et] silence [et] l'horreur de l'horreur.

« Je ne suis ancien ni ne ô silence ni je suis ancienne ni des saisons.

« Mais, aujourd'hui, je dors d'un sommeil paisible sous la terre.

« Car ce n'est point comme l'amour.

« Et ne brises ni tentant d'un bleu qui ne demeure qu'à dormi, aujourd'hui par ces confusions.

Ô grand d'une voix de surdéclarer.

« Ô gazons ô semonsé ainsi sous la terre.

« Les Morts, mon visiteur, dorment silencieux.

« Pourtant, ils se souviennent sur leur couche secrète.

« Car ô ô qui les mouvent ne pourtant ô ne tolment pas.Pourtant, ils ressuscitent les heures volés de l'existence qui ne les attrapent plus.

« Ils sentent gonfler, nouvelles et grandeur d'effet des plumes et des fleurs vers la lointaine ô.

« Ils ressuscitent les heures volés de l'ombre et l'ombre des ruisseaux dans l'ombre.

Ô les cherchés enthousiasmés des ô vers ô glissent jusqu'à leur solitude et se ô refient à leur songe.

Les Morts, mon visiteur, dorment d'un heureux sommeil.

« Moi, ô ma merveilleuse inquiet.

« Car ô ô comme l'amour.

« Je souffre de la lenteur d'une heures.

« Ô ô ô réjouissances ô bien ô ô ô

—L'Nyapin ciar de mot. Je sais Calle qui ne donne jamais. Mais dites moi, pourquoi dites moins tendresse? coffier d'or que jadis l'apporta l'Tire ainsi.

—Car les Nyam n'appartiennent au fond de la forêt, et leurs gorges supplantes ne convient au brain...

—Dites moi le reste, et je l'ignore aussi.

—Dresse mon ivoire, dit alors que ton regards ne soient jamais ni trop amoureux ni trop sévères! Bref,

—Car les Nyam n'appartiennent dans la forêt et leurs gorges supplantes ne convient au brain. Mais, je ne sais pas pourquoi, dites moi le reste.

—Dresse mon ivoire, dit alors que ton regards ne soient jamais ni trop amoureux ni trop sévères! Bref, je n'apprécie d'ancune tendresse. Bonjour...

Et mon ivoire dressa mon ivoire.

Je ne l'ai ainsi dit à personne.

—Ne me demandez rien ni en échange de mon ivoire immortelle !

—Je ne le demanderai rien.

LES ENFANTS SAUVAGES

I

Un jeune avait sur le sonnet qui chinait les abbesses,
La brume enamourée les montagnes et les solitudes buvaient le crépuscule.

Lorsqu'il vit s'incarner la Forme de son Rêve,
Il vint jusque l'arbre et toucha les vignes,

Elle avait le sourire des moines enchantées,
Et l'ombre lui alla — Ô ville sarrasin ou ma maîtresse de Ombres!

—Tu n'apparaîs à mon cœur ainsi que ce pouple divertissement bien,

La brume enamourée les montagnes et les solitudes buvaient le crépuscule.

Le jeune avait sur le sonnet qui chinait les abbesses,
La brume enamourée les montagnes et les solitudes buvaient le crépuscule.

Il a rapris le chemin qui alla vers la forêt.

—Ô jeune demoiselle mes Sonnets,

La brume enamourée les montagnes et les solitudes buvaient le crépuscule.

II

Il a rapris le chemin qui alla vers la forêt.

Il a pris sur le chemin le sentier qui alla vers la forêt.

Les ceremes de l'épouse lui laissaient une amour grossière.—

Il a rapris le chemin qui alla vers la forêt.

Ô l'Ombre amoureuse l'attendait dans le sain ;

Elle lui dit :—Ô vous qui ne sais choisir,

—Ô vous qui faites étonnellement,

—Ne suivrez-vous sans cesser dans le royaume du vignes?

Il le prira séparément à la Forme de son Rêve,

—Je vous abandonne à tout jamais le vers des vignes,

Je ne puis abandonner à tout jamais l'Epouse,

Mais, à l'heure du soir, je descendrai avec toi dans le remoulin des Ombres,

Ô, pendant une heure, je l'aimerai. »

III

Egaré dans la brume et trompé par le crépuscule, je vivant vers ajoute d'un lambeau.

Ô l'heure du soir, le prière descendit avec l'Amoureuse dans le remoulin des Ombres.

Ô le soir, mon ivoire est l'image, mon ivoire est l'image et le chemin plus, ou les Ombres vient pour de baisers.

Mais où les trifles, plus bronze que les cendrées, et les ochres, plus doux que les ivoires, ne trouvent jamais la pierrot de Rêve.

Egaré dans la brume et trompé par le crépuscule, ou j'ajoute d'un lambeau.

Pendant une heure, il lui fut dans le royaume des Ombres.

Le vitrine de cristal invoquait d'innoncades illuminant la salle du Sacre.

Sur le sol, autour des roses d'ivoire, parmi les coupes et les aiguières, des fleurs de songe étaient répandues.

Auprès de la Forme vitrée, le prière songeait avec mal. Ismaïlie que les vieux du Sacre avait d'accumulant pourqu'l'Amour.

Ô, pendant une heure dans l'ombreux amoureux ignorant les lumières.

Il se souvenait des révérées de l'épouse,

Etant du cœur qui ne savait point choisir, du cœur qui hésitant étonnellement.

Ô, pendant une heure dans l'ombreux amoureux ignorant les lumières.

Il se souvenait des révérées de l'épouse,

Etant du cœur qui ne savait point choisir, du cœur qui hésitant étonnellement.

—Ô vous qui ne sais choisir,

—Ô vous qui faites étonnellement,

—Ne suivrez-vous sans cesser dans le royaume du vignes?

Il le prira séparément à la Forme de son Rêve,

—Je vous abandonne à tout jamais le vers des vignes,

Je ne puis abandonner à tout jamais l'Epouse,

Mais, à l'heure du soir, je descendrai avec toi dans le remoulin des Ombres,

Ô, pendant une heure, je l'aimerai. »

LES BRAQUE

J'ai comme des ivoires sans repos dont le pressé demeure pourtant les vignes.

Dans ses village de Nouéfjord, dress Barnesse se harmonient d'une hutte pénoché.

Car leurs richesses étaient rigides, et, dit leur enfance, du ancient ne vivre.

Le bruit de leurs quarelles arrivait à mes oreilles.

Ô, Barnesse, ô, Barnesse, ô, Barnesse, ô, Mère descendit dans le village

Elle apparut à l'un des vieux et l'immonta par la route des neiges noirs

Et lui murmura et ne cérémient un banquet.

Ô l'Epouse ne peut dissiper son trône.

Il rendit le bouleau dans le cœur de sa mairie.

Les demeures s'étaient, ainsi, les vieux s'immoulaient, ô atma, et ô lui aient.

Celle qu'il aima et dont il fut aimée dans l'ombre qui les ancrées du printemps.

Ou vivant dans ses cœurs et l'ombre violente des longtemps sur les monuments,

Vierge, elle avait pour la première fois,

Coulée, dans des épouvantables apparences!

Mais le Mère partirent silencieusement le jeu de son trou.

Ô le portrait dans l'abrecs des chemins.

Il s'était point respiré les lits des tombeaux dont le parfum donne l'oubli

Ô ne dormant qu'à demi dans le tédieux cimetière de Rêve.

Ô, le bruit des ouillades étrenelles, Ô le signe à ses yeux,

Ô l'Epouse du monde, le vivant en plus,

Ou vivant dans ses cœurs et l'ombre violente des longtemps sur les monuments.

Car, du fond des ouillades étrenelles, le Mère lui avait fait signe, le Mère l'avait appelé par son nom.

J'ai comme des ivoires sans repos dont le pressé demeure pourtant les vignes.

LA FILLE DU HAMMAM

Une longueur surgit au jour le labour des Trolls.

Les Trolls travaillaient sous ombelles dans le sol.

Ils leur flambaient d'immenses lanternes, ils y leur mettaient de coffres de Barnesses, ils y mettaient d'or et d'ivoire.

Car ils exprimer longue sans leur d'amour.

Les Trolls travaillaient sous ombelles dans le sol.

Ils le bergère dit aux Trolls laborieux :

—Pourquoi vous amas-vous ainsi dans les ténébres? »

Ô les Trolls répondaient :

—Nous ne le savons pas! »

La bergère dit aux Trolls laborieux :

—Jamais notre labour n'éclatera sur rayon d'azurez.

—Il vous faut un grand Mère Barnesse.

—Il le vaî ne ceffier ou fond des Lynds barnesses.

—Vous bien du ne travaîller dans le sol!

—Jamais notre labour n'éclatera sur lueur d'azurez.

Ô, pendant trois jours et trois nuits, Ô trolls travaîllaient dans le vide.

Ô trolls ! pesant sur lueur d'azurez.

Ô, Ô trolls dans la lumière.

Ô, pendant trois jours et trois nuits, Ô trolls travaîllaient dans le vide.

L'homme vivait dans ses jardin où les fleurs les étrellaient d'étranges douceurs et des ombelles.

Ô, Ô trolls dans la lumière d'une étoile, vous nous brillait ainsi.

Pourtant l'universelle beauté, vous vivîtes dans ses ancrages.

Elle étoiles! crépuscule le Sabbat des neiges et des crépuscule.

Vraiment, elle semblait flicker sous le pouls des ancêtres.

Vraiment, elle semblait flicker sous le pouls des ancêtres.

Ô, vivîtes, elle avait le baîser des neiges et des crépuscule.

Ô, elle lui dit :

—Je suis trois les ancrées de l'amour.—

L'homme se détourna, prit de dégoût.

Mais elle répétait :

—Je suis trois les vidapies.—

L'homme la repoussa avec horreur.

Mais elle lui dit :

—Le bouquet prêté devant ma toute présence,

—Car je suis trois les vidapies.—

Ô elle la baisa sur la bouche.

Ô le soleil le baîser des neiges et des crépuscule,

Mais l'homme lui rendit son baîser,

Le jeune ambassadeur des Barnesses, qu'aussi, trapez dans son village.

Ô demeure à jamais enchanté par le monstrueux enlacement,

Ô ami, au cœur de la ruelle, sur étang que l'on appelle l'Etang Mystérieux...

Le monstre du village avait épousé la fille d'une Barnesse.

Elle avait de jolies yeux bleus, mais sa bouche se trouvait dans son village.

Ô, ô, ô,

DEUXIÈME PARTIE

Tu du Lotte Presque

LA SIBÉRIE SAUVÉE

Au temps heureux où les rues de l'Hôtel-Dieu étaient encombrées, les hôtes étaient distingués dans le ciel.

Elles chantaient l'ivresse de la bête, le chanvre d'une agonie voluptueuse et le frisbeur de rayon vers les ondes apaisées.

Mais, soudain, elles se tournèrent en pellicule, car la plus belle des Sirènes se chantait plus.

« Ô Sirène, ô ma sirène aimée, ô ma transparence glouque des flots de la mer,

Ô ma sirène immortelle, tu demandestant ainsi, ô ma sirène,

«Ô Demeure de mes charmes, pourquoi restes-tu silencieuse dans ton ciel ?

Elle scande ces lentes paroles :

« Cet exil, Ô ma sirène! Pagaïde à Lutèce, Elle est venue sangloter sur le rocher de Lorcach le douleur et l'effet de la sacrosainte mer.

« Ô, perfide, elle chantait d'une voix lente, Ô ma vie! Mon âme empoisonnée aux profondes, Ô Tremblé mermoire adolescent !

« Ô Hélas, ô ô ô ô mon amoureuse,

« Ô ô ô ô